

DALIBON Francis Jean Marie
Pouancé Nadelon 15 Septembre 1854
père Cisseland

Tuteur Angers 22. XII. 1877

Ministre " 15. 6. 78

Maître " 7. 6. 79

diacre " 22. 5. 80

prêtre " 18. XII. 80

Surveillant à Aubri 1880

élève Fac. Sciences 1882

Licencié es Sciences nov. 1884

Prof. Physique à Combré 1884

me Brin, sur Languené 1907 (S.B. 1 septembre)

me Grege. l'Hôpital 27-9-1907

ctive aux Récollets de Doué mars 1933

décédé aux Récollets 25 février 1938

S.B. 377

études à Combré

au service des autres, et prouvé dans l'exercice de ses fonctions qu'elle y était bien à sa place.

« Veuillez recevoir, Monsieur le Supérieur, avec l'expression de mon profond chagrin, l'hommage de mon respectueux dévouement.

« D^r H. GRIPAT. »

M. Gripat a parlé du dévouement de Sœur Marie. Ce qu'il sait comme nous, ce qu'il m'a laissé le soin de dire, c'est que ce dévouement était inspiré par une foi très vive, une piété très tendre et très forte. Sœur Marie avait toujours présente à la pensée la parole de Notre-Seigneur : « Ce que vous avez fait au moindre de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait. » C'est la foi qui lui a donné le courage de braver pendant de longs mois un mal impitoyable. Quand elle s'est arrêtée, la mort était là. Elle l'a vue venir, tout effrayante qu'elle lui paraissait, avec une résignation touchante et une patience inaltérable, offrant ses souffrances pour la rémission de ses fautes et la prospérité du collège qu'elle aimait de tout son cœur.

Il me semble que le Supérieur de Mongazon a encore le devoir de remercier la Congrégation de Sainte-Marie. Dans l'espace de 56 ans, deux religieuses seulement ont dirigé l'infirmerie, Sœur Maximilien et Sœur Marie, toutes deux également dévouées et habiles, également aimées et respectées des élèves. Les anciens élèves de Mongazon se rappelleront avec reconnaissance devant Dieu le dévouement infatigable que Sœur Marie a montré pendant les longues maladies de M. Subileau et de M. Ledoyen. Tous deux au moment de mourir lui ont promis qu'ils seraient les premiers à l'accueillir à la porte du Paradis. Nous pouvons avoir la douce confiance qu'ils ont tenu leur promesse. C'est notre meilleure consolation.

J. B. GOUPII.

Installation de M. l'abbé Dalibon à Brain-sur-Longuenée

L'Eglise ne laisse pas se prolonger le deuil d'une paroisse chrétienne. Celle de Brain-sur-Longuenée, encore tout émue de la perte du regretté M. Dalaine, a vu ses regrets adoucis par la prompte nomination de M. l'abbé Dalibon aux fonctions de curé. Elle le recevait avec honneur dès le 29 août ; il était solennellement installé dans son église le dimanche 1^{er} septembre.

Il pouvait, du premier moment où il touchait le sol de sa paroisse, juger de la réputation qui le précédait et des sympathies qui l'attendaient. Il nous était amené par M. le curé-doyen du Lion-d'Angers et M. le Supérieur de Combrée. Leur présence amie disait d'elle-même qu'un passé plein de souvenirs donnait la main à un avenir plein de promesses. La commune, par la voix de son chef, paya de bon cœur au licencié ès-sciences, au professeur éminent de dix-sept ans d'exercice dans sa chaire du collège de Combrée, au prêtre déjà renommé pour la bonté, la sensibilité de son cœur, et les vertus dignes de sa vocation sainte, l'hommage d'une cordiale et respectueuse bienvenue.

La cérémonie de l'installation fut célébrée par M. le curé du Lion-d'Angers, avec toute la dignité et la pompe du culte. Avec lui marchaient près du nouveau curé, le doyen de Pouancé, sa paroisse natale, dans laquelle il venait, d'ailleurs, de remplir avec dévouement les fonctions de vicaire, et le bon et aimable économiste du collège de Combrée, M. le chanoine Humeau, M. le chanoine Ory n'apportait pas seulement l'honneur et le charme de sa présence : pendant la messe solennelle, le talent que connaissent de vieille date tous ceux qui ont eu à en demander le concours, nous a valu de jolis duos, dans lesquels le chant de son violon était soutenu à l'orgue par les accords d'Auguste Collmann.

Le curé de Montreuil-Belfroi était venu partager la joie et les espérances de sa paroisse natale, et quelques confrères du voisinage, celles du canton tout entier. Ce que fut l'imposante cérémonie, ce que furent les discours de l'installation et de l'élu, on le devinera assez quand on se souviendra de la grâce et de la noblesse des lignes dans la jeune et brillante église de Brain-sur-Longuenée, parée comme aux grands jours ; quand on songera à l'autorité et à la délicatesse de la parole du doyen du Lion-d'Angers ; quand on saura enfin que le bon « père » Dalibon, — il n'avait pas à Combrée d'autre préfixe, — a le cœur tellement sensible, qu'il est tout prêt à mettre en pratique la maxime du vieil Horace, et à donner, par ses propres larmes, le branle à l'émotion de ses auditeurs.

On pense bien qu'en un autre lieu furent échangés des propos où chacun fit assaut de cordialité et de belle humeur, et que l'horoscope du bon curé fut tiré, à l'unanimité, sur les meilleures cartes. Mais j'en ait dit assez. Ces lignes ne sont que la préface des pages heureuses, — et longues, je l'espère bien, — que M. Dalibon va écrire dans notre histoire paroissiale. Toute bonne préface doit être brève, et je passe avec humilité, comme avec une confiance parfaite, la plume à la Providence, qui va continuer le volume et y tracer les motifs de la consolation et de la fierté après ceux des regrets et du deuil.

A. M.

Au Marillais

« L'idéal, ça ne se trouve point », vous aura-t-on dit : vous pensiez donc ne pouvoir trouver celui que vous aviez sans doute rêvé en fait d'éducation. C'est-à-dire, j'imagine, un doux foyer de famille avec des professeurs, vrais pères pleins de tendresse pour leurs élèves ; des enfants, attachés comme des fils à leurs maîtres, unis entre eux comme des frères. Et tout cela en vivant ensemble aux pieds de Jésus, avec un seul cœur, pour partager les mêmes joies, les mêmes peines, poursuivre le même but sous la même bannière.

Voilà pourtant ce que l'Ecole apostolique des fils de Montfort, de Pontchâteau, venait chaque été montrer à notre Anjou, au Marillais. C'est ce qu'elle y montrait, il y a quelques jours, à M. l'archiprêtre de Cholet, à MM. les doyens de Saint-Florent et de Varades, à de nombreux prêtres, notables et habitants des environs accourus lui manifester leur sympathie. On les avait si aimablement conviés à

Noces d'or sacerdotales de M. l'abbé Dalibon curé de Grugé-l'Hôpital

Le mardi 6 janvier, la paroisse de Grugé-l'Hôpital était en fête : on célébrait les nocés d'or sacerdotales de M. Dalibon, curé. Le vénéré jubilaire eût préféré une fête intime, tout intérieure, mais ses paroissiens en avaient décidé autrement, heureux de témoigner avec éclat leur attachement, leur vénération, leur amour pour le prêtre qui depuis vingt-trois ans est chargé de leurs âmes.

De grand matin règne dans le bourg une joyeuse animation ; la pluie a cessé de tomber ; tout le monde est au travail : les hommes plantent les houx, les femmes suspendent les guirlandes et... les conversations vont leur train. Les rues ont fait toilette ; elles sont décorées comme un jour de Fête-Dieu.

Il est 10 heures, les cloches annoncent la cérémonie religieuse. M. le Curé, au presbytère, se revêt des ornements sacerdotaux ; il attend, visiblement ému des honneurs qu'on lui prépare. Au chant du *Veni Creator* le cortège se met en route vers l'église qui a pris sa parure des grandes fêtes : voici les groupes des enfants toujours sympathiques, voici les Enfants de Marie avec leur écharpe en sautoir, voici des groupes compacts d'hommes et de femmes qui égrènent leur chapelet — je crois bien avec quelque distraction. Suivent M. le chanoine Boumier, supérieur du Collège de Combrée, avec quelques-uns de ses professeurs ; M. Régnard, doyen de Pouancé ; M. Déan, curé de Contigné, originaire de Grugé, plusieurs confrères voisins, M. le Maire avec son Conseil municipal, les conseillers paroissiaux.

M. Dalibon est assisté à l'autel de MM. Guinebretière et Vincent, qui remplissent les fonctions de diacre et de sous-diacre.

A l'évangile, M. le Doyen de Pouancé monte en chaire. Je reproduirai son discours en l'abrégeant : puis-je faire mieux ? Après avoir donné lecture d'une lettre de Mgr l'Évêque qui s'excuse de ne pouvoir présider la cérémonie de ce jour et, en termes délicats, fait l'éloge du jubilaire, l'orateur nous donne un résumé de la vie de M. Dalibon. Né de parents très chrétiens, à Pouancé, dont il est l'une des gloires ; brillant élève à Combrée et à l'Université catholique d'Angers où il conquiert rapidement sa licence ; professeur émérite au Collège de Combrée où, pendant dix-sept ans, il enseigne les sciences ; curé, en 1901, de Brain-sur-Longuenée où il laisse le souvenir d'un pasteur plein d'autorité et d'un prêtre d'une grande dignité de vie ; curé, enfin, en 1907, de Grugé-l'Hôpital où, depuis vingt-trois ans, il prodigue son temps, ses talents, ses forces aux âmes confiées à ses soins. Mais, à quoi bon faire son éloge, il est dans toutes les bouches et ses œuvres parlent plus haut encore ! Et M. le Doyen s'exprime avec cette conviction, cette éloquence pénétrée que chacun lui connaît. La meilleure manière de louer un prêtre, conclut-il, c'est de montrer la grandeur du sacerdoce. Quand on a dit ce qu'est le prêtre, la dignité dont il est revêtu, les pouvoirs qu'il possède, la plus belle louange qu'on puisse faire de lui c'est de prouver qu'il a compris sa mission, qu'il s'en est montré digne par l'épanouissement complet de toutes les vertus sacerdotales. Or, tel est apparu M. le Curé de Grugé-l'Hôpital, homme de prière, homme de dévouement, homme de devoir, prêtre

dans toute l'acception du mot. Les années n'ont point courbé ses épaules, il est droit et robuste comme à vingt ans, sa voix est restée forte et assurée ; il semble braver les ans et la fatigue ; c'est Dieu qui le soutient car il est son bon ouvrier.

M. le Curé répond en quelques mots. Il remercie M. le Doyen de l'éloge qu'il vient de faire et de sa personne et du sacerdoce ; il remercie les prêtres qui sont venus unir leurs prières aux siennes ; il remercie M. l'abbé Loire, son compatriote, qui fut l'organisateur de cette fête ; il remercie en particulier la famille de Bodard, aussi chrétienne que noble ; il remercie ses paroissiens dont la générosité s'est traduite par l'offrande d'une chape et d'une étole pastorale de grande valeur ; il remercie surtout le bon Dieu qui lui a fait l'honneur de l'appeler à son service et par qui il a pu faire quelque bien.

Et la messe se continue dans un grand recueillement ; les chants sont exécutés avec goût par les chanteuses et les prêtres présents, sous la direction de M. Régnard.

Après la messe, ce fut le festin des noces. A la fin du repas, M. de Bodard, maire de Grugé, résume les vœux de tous : il dit sa joie et sa reconnaissance ; il souhaite à son cher curé un long et toujours plus fécond apostolat.

M. le chanoine Boumier apporte, à son tour, dans une langue choisie, les félicitations de la famille combréenne. Je me garderai de résumer ce toast émaillé d'anecdotes qui dérident l'assistance et font pleurer d'une douce joie le « bon » M. Dalibon. Mais, Combrée ne peut se contenter de cette manifestation sur la terre étrangère ; c'est au Collège même, toutes les chambres réunies, et combien royalement, que sera fêté bientôt le professeur « honoraire ».

A 2 heures les jeunes filles et les enfants des écoles donnent une séance récréative ; ce fut tout simplement charmant : père et enfants communiaient dans la même joie.

La fête est terminée. Habitants de Grugé-l'Hôpital, gardez le souvenir de cette journée du 6 janvier 1931 qui comptera dans votre vie religieuse. Conservez longtemps votre curé ; il sait la méthode qui fait les paroisses bonnes :

*Ce sont les vieux curés qu'en lui nous retrouvons,
Et, ensemble promettons
De revenir, le cœur content,
En attendant le centenaire,
Fêter ses noces de diamant.*

X.

Une visite chez Pierre Soubirous (1)

Je suis allé aujourd'hui voir Pierre Soubirous, le dernier survivant des frères de Bernadette. Promenade charmante, et touchante visite. Pierre Soubirous habite sur les hauteurs qui dominent la route de

(1) M. Pierre Soubirous est décédé le 3 février 1931.

LA

SEMAINE RELIGIEUSE

DU DIOCÈSE D'ANGERS

SOMMAIRE

I. *Partie officielle* : Décès dans le Clergé. — Conseils paroissiaux. — II. *Partie non officielle* : Calendrier liturgique. — Offices et réunions. — III. *Diocèse d'Angers* : Station de Carême à la Cathédrale. — Quête pour les écoles libres. — Mois de saint Joseph. — Apostolat de la Prière. — Ordination du 27 février. — Conférences ecclésiastiques. — Retraite du mois. — La Journée des conscrits. — Eglise Saint-Thomas-d'Aquin. — La semaine à l'Université catholique. — Nouvelles en peu de mots. — Coupe DRAC. — Bon-Conseil. — Bénédiction de l'école libre des garçons à La Chaussaire. — M. l'abbé Pierre Plessis, curé de Denée (1867-1938). — Le premier Concile d'Angers (4 octobre 453). — Bibliographie. — La dépopulation. — La 4^e année de la Passion à Poitiers. — Appel de la Société générale d'Éducation et d'Enseignement. — Avis. — IV. *Nouvelles diverses*.

PARTIE OFFICIELLE

Décès dans le Clergé

S. Exc. Mgr l'Evêque recommande aux prières du Clergé, des Communautés religieuses et des fidèles le repos et salut éternel de l'âme de M. l'abbé Dalibon (François-Jean-Marie), ancien curé de Grugé-l'Hôpital, décédé, le 25 février, dans sa 84^e année.

Conseils paroissiaux

Sont approuvés les élections faites par les conseils paroissiaux de : Aviré, Botz-en-Mauges, Contigné, Etiau, Gené, Montjean, Saint-Michel et Chanveaux.

M. l'abbé Dalibon ancien curé de Grugé-l'Hôpital

Dans le toast qu'il prononçait à Grugé-l'Hôpital le 6 janvier 1931, lors des noces d'or de M. l'abbé Dalibon, M. l'abbé Boumier, supérieur de Combrée, formulait avec humour le vœu suivant : « Vous passez — et je crois que ce n'est pas à tort — pour avoir des secrets merveilleux : vous avez déjà trouvé la pierre philosophale. Transmuez l'or en diamant et, cette fois, prenez bien vos précautions : nous en aurions trop de regret ! » Hélas, à notre grand chagrin, M. l'abbé Dalibon qui fut longtemps par devoir d'état « physicien et alchimiste » n'a pas réussi cette ultime expérience, à moins qu'il n'ait pas voulu la tenter dans sa hâte de la bienheureuse éternité : il est mort paisiblement le 25 février 1938, des suites d'une opération, aux Récollets de Doué-la-Fontaine.

M. l'abbé Dalibon naquit à Pouancé le 15 septembre 1854. Il fit à Combrée de brillantes études. D'après les palmarès de cette lointaine époque, son intelligence avait autant de finesse que de précision : s'il excellait dans les sciences exactes, il était presque aussi bien doué pour les lettres. Il imitait Horace et Cicéron avec assez d'éloquence pour mériter des nominations fort honorables et il n'écrivait pas avec moins de goût dans sa langue maternelle, si l'on en juge par ses prix et ses nombreux accessits. Ses qualités d'esprit s'affirmèrent encore plus nettement au Grand Séminaire. Aussi après son ordination sacerdotale en 1880, fut-il orienté vers le professorat par des supérieurs avisés et à la rentrée d'octobre, il devint l'hôte de l'École Saint-Aubin, pour préparer une licence ès sciences qui convenait, mieux que toute autre, à ses dispositions naturelles. L'abbé Dalibon fit dans l'enseignement une très longue et très fructueuse carrière. Il l'inaugura, encore étudiant, près des candidats au baccalauréat qui fréquentaient alors la maison du « Bout-du-Monde » et à 60 ans passés, au moment de la guerre de 1914-1918, il vint mettre sa bonne volonté au service de Combrée, où il fut professeur en titre pendant dix-sept ans, de 1884 à 1901.

L'abbé Dalibon savait se faire apprécier des élèves qui lui gardèrent tous le souvenir le plus reconnaissant et le plus ému. Ils aimaient sa simplicité ; leur maître, en effet, ne cherchait pas à leur en faire accroire en prenant de grands airs distants ou en prononçant de savants discours ; son unique ambition était de se mettre à leur portée. Il y réussissait parfaitement, car il avait le secret de parler clairement de choses compliquées. « C'était, écrit-on, une merveille de l'ouïr et un plaisir de le voir, campé devant le tableau noir, brandissant un bout de craie, l'autre main passée dans la ceinture, la calotte en bataille,

et renouvelant la démonstration jusqu'à ce que l'élève le plus réfractaire eût donné le signe de la plus parfaite compréhension. » S'il était ainsi adroit pour jongler avec les formules, il était quelque peu malhabile dans ses gestes. Il ne savait pas manier avec le respect qui convient les thermomètres fragiles ou les récipients de cristal et sa brusquerie était souvent cause de catastrophes devant lesquelles il restait tout pantois. Les expériences de physique et de chimie, qu'il croyait pourtant préparer avec grande minutie, étaient la plupart du temps décevantes. Il annonçait quelques résultats extraordinaires aux élèves attentifs. Mais il avait forcé la dose de tel ou tel produit, chauffé trop fort ou trop vite, oublié quelques circonstances impondérables, à moins qu'un espiègle eût introduit dans ses préparations quelque cause de trouble, et la cornue éclatait, la combinaison se faisait mal et les aiguilles de ses appareils tournaient dans le sens contraire de ses prévisions. « Ça rate tout le temps » disait-il entre les dents. Mais ces légers échecs qui ne le diminuaient en rien près de ses disciples, persuadés qu'ils étaient de sa valeur, leur servaient en même temps d'utiles leçons de sagesse : ils apprenaient ainsi, a-t-on dit, deux vérités d'expérience : « D'abord que toute science humaine, si exacte qu'elle se prétende, n'est qu'une appréciation plus ou moins exacte de la réalité, — et cela rabaisse singulièrement les prétentions de l'orgueil humain — ; ensuite que la réalité s'écarte toujours ici-bas de la théorie, — et cela aide à comprendre pas mal de choses dans l'existence, à se comprendre soi-même et à vivre à peu près heureux. » Mais le professeur ne songeait pas alors à ces conséquences imprévues de ses maladresses. Comme il était naturellement rude en paroles, parfois même un peu maussade, la moindre incartade, le plus léger sourire déchaînaient des tempêtes : *Indignatio facit... verba*. Ses confrères eux-mêmes n'étaient point à l'abri de sa mauvaise humeur qui se traduisait en paroles quelque peu déplaisantes à leur endroit. Mais personne ne le prenait au sérieux : professeurs et élèves savaient bien que ces airs revêches étaient comme une cuirasse qu'il se donnait ou que le ciel lui avait donnée pour protéger le plus tendre des cœurs :

*Ad lacrymas facillimus
Et tristis et lætus plorat,*

a écrit à son sujet un malicieux confrère. De vrai, l'abbé Dalibon ne pouvait résister au moindre signe de repentir, à la plus petite promesse et il pardonnait aussi largement qu'il avait été naguère éloquent. Si l'élève contrit se mettait à pleurer, le maître mêlait ses larmes aux siennes : « O générations combréennes, prononçait son panégyriste, le jour de ses noces d'or, que de larmes vous avez coûtées à celui que vous appellerez toujours, sans irrévé-

rence aucune, mais avec une affection toute filiale, le « père Dalibon ». Sous son enveloppe rugueuse, il était en effet la bonté même, le dévouement en personne. Il avait pris en particulier sous sa protection le groupe entier des élèves de Paris : c'était pour lui des exilés et il s'imaginait qu'ils devaient souffrir plus que d'autres de la longue absence de leurs parents. Bien qu'il ne fût pas riche, il n'était point avare de ses deniers : souvent, M. l'Econome fut le témoin ému de ses générosités cachées au bénéfice d'élèves ecclésiastiques pauvres. M. Dalibon sut un jour se départir de sa discrétion coutumière, mais c'était pour entraîner les autres par son exemple. Le manteau doré de la Vierge qui couronne le collège s'était rapé sous les autans et son âme tendre en souffrait. Il prit l'initiative d'une collecte et quand il eut réuni la somme nécessaire, dont il fournit la plus large part, il eut la joie très vive de rajeunir la robe brillante de la Reine de Combrée.

Mais les années avaient passé qui lui avaient paru bien courtes, aimé qu'il était par des jeunes gens auxquels il s'était attaché. Il touchait à la cinquantaine et il crut qu'il était temps de demander une cure, s'il voulait faire du bon travail dans le ministère paroissial. Justement, un de ses anciens élèves, l'abbé Faguet, était prêt pour le remplacer. Aussi s'ouvrit-il de ses désirs à M. le chanoine Bernier qui n'eut pas de peine à les comprendre. Mais le sacrifice était plus grand qu'il n'avait pensé et ce fut les larmes aux yeux, le cœur endolori, qu'il partit pour Brain-sur-Longuenée, aux grandes vacances de 1901. Il ne put jamais s'y acclimater complètement et quand, à la suite de difficultés intérieures, son changement fut jugé nécessaire, il préféra à des paroisses plus importantes qui lui furent offertes, Grugé-l'Hôpital qui avait pour lui le grand avantage d'être située dans son Craonnais natal et surtout de le rapprocher de Combrée. Il aima tout de suite ses paroissiens, son humble église dont la seule richesse artistique était un vitrail précieux de la Renaissance, son vieux presbytère inconfortable où venaient le visiter le vent et la pluie et il fut payé de retour par une population foncièrement chrétienne qui derrière sa voix grondeuse avait vite deviné son âme tendre et généreuse. Certes, il gourmandait à plaisir ses auditeurs placides : sa droiture s'accommodait mal des moindres abus et il élevait la voix quand on ne pratiquait pas avec tout le zèle désirable les vertus chrétiennes qu'il avait enseignées avec la plus grande netteté. Pourtant ses paroissiens ne manquaient pas de docilité dans leur admiration pour un curé qu'ils considéraient comme un savant authentique. Ils le vénéraient surtout pour sa charité : quand il allait de ferme en ferme porter à tous la bonne parole, il était bien rare qu'il ne glissât quelque secours en espèces dans la main des

plus nécessaire. Dans une de ces visites pastorales, on lui présenta un enfant dont la tête était couverte de croûtes sanguinolantes. Son cœur fut ému devant le spectacle des souffrances du pauvre petit, que n'apaisait aucun remède, et comme il avait le plus vif esprit de foi, il le bénit. Or le dimanche suivant la maman radieuse vint lui annoncer la guérison de son fils. Le bon curé ne fut pas étonné, car il avait confiance dans la puissance divine. Les paroissiens, eux, ne cachèrent pas leur surprise et peu s'en fallut que l'abbé Dalibon ne fût traité de sorcier. Mais comme c'était, pensaient-ils, un pieux sorcier, ils prirent l'habitude de lui amener leurs enfants malades. L'abbé Dalibon les bénissait et les parents partaient heureux, après avoir reçu quelques conseils d'hygiène.

En 1933, presque octogénaire, il donna sa démission et prit sa retraite aux Récollets de Doué où l'avaient attiré de vieux amis. Sa dernière maladie montra, plus clairement encore que toute sa vie, ses belles vertus de cœur et de volonté, sa foi vive, la délicatesse de sa conscience * comme on lui avait interdit la lecture du bréviaire, il fit de lui-même le sacrifice très pénible de la lecture du journal qu'on lui permettait ; lui si vif, sut être patient dans ses souffrances et, après avoir donné l'exemple de la plus entière résignation, il entra dans son éternité.

Le jour de ses noces d'or, célébrées avec éclat au collège de Combrée, un bambin lui conta l'histoire d'un bon vieux curé qui lui ressemblait comme un frère et il terminait son compliment par l'évocation de son entrée au paradis : « Parmi les étoiles qu'il connaissait une à une, son âme trouva facilement le chemin du paradis. Or quand la porte du ciel se fut refermée sur la paroisse et le collège qu'il aimait, le nouvel élu fut sur le point d'être triste. Mais voici que des âmes accoururent vers lui... et il reconnut, bien qu'ils fussent dépouillés de leurs corps mortels, ses paroissiens et ses anciens élèves qui l'avaient précédé dans le royaume de Dieu. Et tous s'inclinaient profondément devant lui. *Euge, serve bone* chantaient les paroissiens, ce qui veut dire, je pense : « Bonjour, Monsieur le Curé. *O Doctor optime*, reprenaient les anciens élèves, ce qui signifie sans doute : « Bonjour, Monsieur le Professeur de Sciences. » *Intra in gaudium Domini*, c'est-à-dire : « Nous sommes bien contents de vous voir « en paradis. *Amen.* » Alors le saint homme connut la joie parfaite promise par Dieu à ceux qui le servent dans la simplicité de leur cœur. »

S'il en est besoin, nos prières reconnaissantes s'efforcent de faire que la fiction du conte gentil devienne au plus vite la réalité.

Marcel CHUPIN.

M. l'abbé Terrien, curé de Savennières

Dans les premiers jours du mois de mars, les ecclésiastiques du cours de M. Terrien apprenaient avec stupeur que leur confrère venait d'entrer dans une clinique de notre ville. Quelques semaines plus tard, une lettre leur annonçait que, malgré les soins les plus vigilants et les plus dévoués, notre ami était revenu dans son presbytère pour y succomber le mardi 22 mars. Les obsèques eurent lieu le surlendemain 24. Toute la population de Savennières rendit un hommage émouvant à ce prêtre dont le bref passage dans la paroisse avait suscité déjà les plus vives sympathies.

La levée du corps fut faite par M. l'abbé Marquis, curé-doyen de Saint-Georges-sur-Loire. Un long cortège composé des enfants de l'école libre, des œuvres paroissiales, des petits clercs de Béhuard, des abbés du cours de M. Terrien et de nombreux prêtres venus des alentours, parcourut les rues du bourg dont la plupart des magasins étaient fermés en signe de deuil.

Dans la belle et vaste église, toute voilée de tentures noires, et trop petite pour contenir la foule des assistants, le saint sacrifice fut célébré par M. l'abbé Thomas, curé de Bouchemaine, assisté de MM. Gérard et Lecomte. La chorale des petits clercs chanta l'office, et aussitôt après la messe, M. le chanoine Robert, supérieur de l'Institution Saint-Louis à Saumur, dont le cher défunt avait été le curé à Etriché pendant seize ans, prononça l'éloge funèbre de notre ami. Avec son beau talent et son habituelle délicatesse, M. le Supérieur fit revivre pendant quelques instants l'originale figure de celui que tous pleuraient. L'article qu'on va lire n'est qu'un pâle résumé de cet émouvant discours.

* * *

M. l'abbé Paul Terrien est né au bord de la Loire, à Oudon, le 28 août 1872. De ce paysage lumineux et large, confortable, sans heurt, si gracieux, si harmonieux, son âme émotive gardera toujours la nostalgie. Dixième enfant d'une famille d'instituteur, c'est après une solide instruction primaire qu'il vint au petit séminaire Mongazon. D'esprit vif et large, il fit d'excellentes études et conquiert sans peine son grade de bachelier. Au sortir du Grand Séminaire, en 1896, il fut appelé à Saint-Louis de Saumur. Peu après, il était nommé vicaire à N.-D. de la Visitation puis, vers 1909 à Seiches, enfin au Guédéniau, dans le Baugeois, paroisse qui se trouvait sans pasteur.

Survient la guerre ; des paroisses voisines sont sans prêtres ; au collège de Baugé le supérieur est mobilisé. L'abbé Terrien se dépense sans compter. En plus du ministère paroissial doublé

DALIBON 1933 François, Jean, Marie (1854-1938)

Combrée (tout) de diocèse d'Angers de à

Combrée (professeur de Sciences Naturelles) de diocèse d'Angers de 1884 à 1885

Combrée (professeur de Physiques) de diocèse d'Angers de 1885 à 1888

Combrée (professeur de philosophie) de diocèse d'Angers de 1888 à 1889

Combrée (professeur de Physiques) de diocèse d'Angers de 1889 à 1901

Curé de Brain/Longuenée de 1901 à 1907

Curé de Grugé-l'Hôpital de 1907 à 1933